

Baudrillard, détournement par excès ¹

Anselm Jappe

Si l'on voulait établir un classement des concepts utilisés actuellement de la manière la plus superficielle, la « société du spectacle » se trouverait assurément dans le groupe de tête. Qui est désireux de faire savoir qu'il n'est pas dupe des médias glissera ce terme au détour d'une phrase, peut-être sans même savoir que c'était le titre du livre fondamental de Guy Debord, paru en 1967. Mais s'il y a un terme capable de concurrencer la « société du spectacle » dans les discours vaguement critiques autour des méfaits des moyens de communication de masse, ce sera probablement le « simulacre » de Jean Baudrillard, ou un autre de ses termes. En effet, ces deux auteurs se trouvent souvent associés en tant que ceux qui auraient émis les diagnostics les plus impitoyables de l'impact des mass médias sur la société contemporaine. Et, qui plus est, Baudrillard est souvent vu comme un continuateur de Debord, ou Debord comme le prédécesseur de Baudrillard. Les concepts centraux de Baudrillard (le « simulacre », la « simulation », l'« hyperréalité », etc. - peu importe au grand public que Baudrillard ne les ait pas employés tous en même temps) apparaissent alors comme une radicalisation du concept de « société du spectacle », ou comme sa reprise plus adaptée au monde postmoderne et moins encombrée de terminologie marxiste. L'éditeur anglais Verso vient de publier *La Transparence du mal* (1990) de Baudrillard dans une série de livres consacrés à des « penseurs radicaux » comme Adorno, Benjamin, Lukàcs, Althusser, Lénine, et, justement, Debord.

Qu'en est-il de cette continuité prétendue ? Est-ce qu'on peut dire, au-delà du jugement qu'on veut donner sur chacun des ces penseurs, que leurs théories se situent dans la même ligne ? Biographiquement, la comparaison est vite faite. Baudrillard, qui était d'ailleurs plus âgé de deux ans que Debord, n'a jamais été situationniste et a commencé sa trajectoire de théoricien en 1968, lorsque *La Société du spectacle* et presque tous les numéros de la revue *Internationale Situationniste* étaient déjà parus. Il est vrai que Baudrillard, ayant été assistant de Henri Lefebvre à l'Université de Nanterre, lequel a bien connu les situationnistes, a assurément entendu parler d'eux et en a peut-être croisé quelques-uns. Dans la revue *Internationale Situationniste* et dans la correspondance de Debord, on ne trouve que quelques références fugaces, et naturellement méprisantes, à l'égard de Baudrillard. Debord ne le mentionne pas non plus dans ses écrits successifs, au moins pas directement. Baudrillard, de sa part, n'a jamais revendiqué une filiation situationniste, mais s'en disait inspiré².

Leurs attitudes, c'est bien connu, étaient radicalement différentes. Debord était discret, jusqu'à n'apparaître presque jamais en public, hautain et sérieux, tandis que Baudrillard, pour contester les formes habituelles de la vie intellectuelle, allait jusqu'à la bouffonnerie - on se souvient de ses conférences en paillettes - et donnait des conférences entières basées sur des jeux des mots, par exemple entre le *Dasein* de Heidegger et le *design*³. On peut se demander, sans lui faire de tort, s'il se prenait toujours au sérieux et s'il ne se moquait pas parfois de son public - avec de bonnes raisons d'ailleurs, et en pataphysicien qu'il était. Cependant, cette attitude était aussi cohérente avec sa théorie que le dédain de Debord avec la sienne. Il ne nous reste donc qu'à nous tourner vers une comparaison théorique. Il est vrai que même celle-ci est rendue plus difficile par le fait que Baudrillard restait souvent dans une ambiguïté voulue et aimait répondre qu'on ne l'avait pas bien compris et qu'il fallait prendre au « second degré » ses affirmations les plus controversées, par exemple sur la guerre du Golfe de 1991 qui « n'aura pas lieu ». En outre, il est passé par plusieurs phases dans sa réflexion et a souvent critiqué les concepts qu'il avait lui-même employés auparavant, pour rejeter quelques années plus tard les termes mêmes de sa critique antérieure, etc., si bien qu'on ne sait jamais trop bien où l'on en est avec lui. Ici, nous analysons surtout des écrits des années 1980 et 1990.

Quelques similitudes entre Debord et Baudrillard ne manquent pas. Ce dernier a repris, surtout au début de sa carrière, une partie de la critique situationniste de l'urbanisme. Mais c'est surtout le concept de « spectacle » qui

¹ Certaines des idées contenues dans cet article ont d'abord été exprimées dans une conférence que j'ai donnée en 1998 à Rome lors d'un colloque sur « Le charme discret de la marchandise », dont l'invité le plus en vue était Jean Baudrillard. Ne connaissant pas l'italien, il ne comprit rien aux critiques que je lui adressais, assis à côté de lui. Quelques idées générales étaient déjà présentes, très vaguement, douze ans plus tôt dans un petit mémoire universitaire que j'avais intitulé « Oublier également Baudrillard ? ». D'autres observations ont été formulées dans un essai que j'ai consacré à la guerre du Golfe en 1991. Ainsi, le présent article est l'aboutissement d'une réflexion critique sur l'œuvre de Baudrillard entamée il y a bien longtemps.

² Voir Jean Baudrillard : « À cette époque, le concept de révolution existait encore », entretien avec Frédéric Martel dans *Magazine littéraire* n° 399, juin 2001, dossier « Guy Debord et l'aventure situationniste ».

³ Un ex-ami à lui m'a confié que Baudrillard et lui passaient, dans les années 1970, des après-midi entiers à s'amuser à ces jeux de mots - mais qu'il n'aurait jamais imaginé qu'un jour Baudrillard les prendrait au sérieux et les présenterait au public...

revient fréquemment dans ses œuvres, normalement sous forme de références fugaces : « *Si notre société n'était plus celle du "spectacle", comme on le disait en 68, mais, plus cyniquement, celle de la cérémonie* ⁴ ? », parfois même sans le nommer directement: « *S'il ne s'agissait plus d'opposer la vérité à l'illusion, mais de percevoir l'illusion généralisée comme plus vraie que le vrai ? ... Et si tout cela n'était ni enthousiasmant, ni désespérant, mais fatal* ⁵ ? ». Dans une phrase comme : « *Si la pensée n'anticipe pas sur ce détournement par son écriture même, c'est le monde qui s'en chargera, par la vulgarisation, le spectacle ou la répétition* ⁶ », on trouve même deux concepts-clefs des situationnistes : « *spectacle* » et « *détournement* », ainsi que la volonté, typiquement situationniste, de se dérober à la « *récupération* » par le « *système* ».

Mais pour l'essentiel, tout dans leurs théories diverge (et l'on pourrait aller jusqu'à voir dans Debord un platonicien et dans Baudrillard un anti-platonicien). Baudrillard lui-même a bien défini ce qui les séparait. Dans *Le Crime parfait* (1995), il écrit : « *La virtualité est autre chose que le spectacle, qui laissait encore place à une conscience critique et à une démythification. L'abstraction du "spectacle", y compris chez les Situationnistes, n'était jamais sans appel. Tandis que la réalisation inconditionnelle, elle, est sans appel. [...] Alors que nous pouvions affronter l'irréalité du monde comme spectacle, nous sommes sans défense devant l'extrême réalité de ce monde, devant cette perfection virtuelle. En fait, nous sommes au-delà de toute désaliénation* ⁷ » Le concept de spectacle proposé par Debord n'est pas une critique des seuls médias, mais une actualisation du concept d'« aliénation » tel qu'il a été élaboré par Hegel, Feuerbach et Marx. La citation de Feuerbach portant sur la préférence scandaleuse que l'époque moderne accorde à la copie au détriment de l'original et que Debord a posée comme exergue de *La Société du spectacle* contient le noyau de la théorie de Debord. Le concept d'aliénation comporte celui d'« authenticité » et, dans son sillage, ceux d'« original », d'« essence », de « vérité » et de « substance » ; le « spectacle » s'associe chez Debord constamment au « mensonge », à la « falsification » et à l'« idéologie matérialisée ». Baudrillard, au contraire, résume ainsi son propre parcours : « *Dans un premier temps, la simulation, le passage généralisé au code et à la valeur-signe, est décrite en termes critiques, à la lumière (ou à l'ombre) d'une problématique de l'aliénation. C'est encore, à travers des arguments sémiologiques, psychanalytiques et sociologiques, la société du spectacle qui est en cause, et sa dénonciation. La subversion s'y cherche encore dans la transgression des catégories de l'économie politique : valeur d'usage, valeur d'échange, utilité, équivalence. Les référents de cette transgression seront la notion de dépense chez Bataille et celle de l'échange-don chez Marcel Mauss, la consommation et le sacrifice, c'est-à-dire encore une version anthropologique et antiéconomiste, où la critique marxienne du capital et de la marchandise se généralise en une critique anthropologique radicale des postulats de Marx. Dans L'Échange symbolique et la Mort, cette critique passe au-delà de l'économie politique* ⁸. »

Dans ce passage, on trouve presque tous les concepts que Baudrillard a voulu abandonner. Or, à son époque, il était bien loin d'être le seul à prendre ainsi ses distances d'avec - ou à vouloir « dépasser » - la pensée critique qui a préparé mai 1968. Ce qui en revanche est assez singulier dans son parcours, c'est qu'il ait réussi à présenter cet abandon comme la *radicalisation* d'une vision critique de notre monde, de manière que la pensée critique et toutes les idées de subversion, de désaliénation, de révolution et de renversement du monde renversé apparurent elles-mêmes comme naïves et faisant encore partie de l'univers même qu'elles prétendaient renverser. Dans *Oublier Foucault* de 1977, Baudrillard reprocha à Marx comme à Freud, à Deleuze comme à Foucault de n'avancer que des « *critiques partielles* ». Même s'il a voulu plus tard « *laisser tomber* » la pensée critique tout court ⁹, on a l'impression qu'il restait toujours dans une perspective critique au moins dans ce sens-ci : de faire des révélations terribles sur la situation que nous vivons et de ne pas être dupe ni de ses apologistes ni de ses adversaires déclarés. Son refus de continuer la tradition des Lumières en gardait cependant des attitudes typiques : la destruction continuelle des idoles et la prétention d'énoncer la grande Vérité que la vérité n'existe pas et de dévoiler le sens véritable de la recherche vaine du sens ¹⁰.

La bête noire de Baudrillard - comme de Deleuze et de nombreux autres représentants de ce qui a été appelé très inopportunistement la « *pensée 68* » - a toujours été la « *dialectique* » : « *On appréciait la radicalité de ce*

⁴ J. Baudrillard, *L'Autre par lui-même. Habilitation*, Paris, Galilée, 1987, p. 89-90.

⁵ *Idem*, p. 90.

⁶ *Idem*, p. 85.

⁷ J. Baudrillard, *Le Crime parfait*, Paris, Galilée, 1995, p. 49-50.

⁸ J. Baudrillard, *L'Autre par lui-même. Habilitation, op. cit.*, p. 67-68.

⁹ *Cette époque [autour de 1970] était la plus belle, car elle offrait encore un point "oméga" en dehors du jeu, hors du système. Aujourd'hui, ce n'est plus le cas. On a profité de la dernière période critique de la pensée. Après, dans les années } 980, j'ai laissé tomber la pensée critique* » (J. Baudrillard, *Magazine littéraire*, p. 50).

¹⁰ « *La théorie ne saurait avoir pour fin d'être le reflet du réel, ni d'entrer avec lui dans un rapport de négativité critique. Ceci fut le vœu pieux d'une ère perpétuée des Lumières, et c'est lui qui règle aujourd'hui encore le statut moral de l'intellectuel. Mais cette si belle dialectique semble aujourd'hui déréglée* » (J. Baudrillard, *L'Autre par lui-même. Habilitation, op. cit.*, p. 83).

mouvement [les situationnistes] et sa dénégation du système. En même temps, les situs étaient encore dans une forme de dialectique, paroxystique certes, mais de dialectique tout de même. C'était une utopie presque idéaliste. Mais ils essayaient encore d'affronter le système, de le prendre à revers, de se situer à l'extérieur. Le concept de révolution existait encore. [...] Peu à peu, l'aliénation par le "spectacle" et sa dénonciation sont devenues une vulgate totale, vulgaire d'un certain point de vue. C'est une des raisons pour lesquelles je crois aujourd'hui qu'il faut dépasser cette notion de spectacle. D'ailleurs, je me suis complètement éloigné de Debord et de tous ces trucs situs¹¹. » Ainsi, le passage de la critique de la « société du spectacle » à l'analyse de la « société des simulacres » - titre d'un livre publié en 1979 par Mario Perniola¹², auteur d'abord influencé par les situationnistes et ensuite par Baudrillard - paraissait un approfondissement, non un abandon. Le rapport de Baudrillard à Debord peut alors être décrit comme un « détournement par excès » — c'est la définition que donne Baudrillard lui-même de sa « stratégie », qu'il veut opposée à la dialectique¹³.

Si l'on avait reproché à Baudrillard d'avoir abandonné les concepts de vérité, d'authenticité, d'aliénation et de désaliénation chers à Debord, il l'aurait admis volontiers. Et si l'on avait critiqué Debord pour être resté accroché à ces concepts-là à l'époque où presque tous les penseurs ont voulu s'en débarrasser, il en serait convenu également. Finalement, on ne peut même pas objecter à Baudrillard d'être un faux héritier de Debord, parce qu'il n'établit pas lui-même cette filiation. Il faudrait donc se demander plutôt pourquoi l'on a pu croire - et surtout dans le monde anglo-saxon - à cette filiation et qu'est-ce que cette méprise nous enseigne sur le passage d'une époque à l'autre.

Le « *nouvel esprit du capitalisme* » qui s'est mis en place après 1968 avait besoin de désamorcer les aspects les plus radicaux de la critique sociale apparue dans les années soixante, mais en sauvegardant ses aspects potentiellement « modernisateurs ». Baudrillard a servi en effet, qu'il l'ait voulu ou pas, un besoin social bien précis de son époque¹⁴ : fournir une apparence de pensée radicale qui offre surtout la conviction de « ne pas être dupe », d'avoir compris le jeu, de ne pas se faire avoir, de ne pas « y croire », mais qui ne mène à aucune conséquence, parce qu'elle est ouvertement nihiliste et sans ouverture sur une pratique possible. Le réel ne contient plus le germe de son dépassement: Baudrillard le ressasse tout le long de son œuvre.

Cette pensée permettait donc à ses consommateurs de combiner une réelle carrière dans la société des médias et de la consommation, ou au moins une intégration en elle, avec un sentiment de supériorité intellectuelle sur les abrutis qui consomment et regardent les médias en les prenant au premier degré. Les théories du simulacre, de la simulation, du virtuel et de l'hyperréalité n'étaient pas seulement des modes intellectuelles, mais un « reflet » fidèle de la réalité matérielle banale que ce genre de théories croyait avoir évacuée. La raison du succès de Baudrillard réside justement dans son habileté à garder toujours une attitude mi-critique, mi-admirative vis-à-vis de ce qu'il décrit. Une phrase typique comme : « *Nous ne sommes plus aliénés au cœur d'une réalité conflictuelle, nous sommes expulsés par une réalité définitive et non contradictoire. Expropriés de nos désirs par leur accomplissement même* »¹⁵. » exprime une constatation juste - et d'un genre qui souvent avait échappé à la critique sociale marxiste traditionnelle, dans le cas présent l'intégration des « désirs » dans le « nouvel esprit du capitalisme » - et proclame en même temps l'impossibilité de s'opposer à cette situation déplorable à cause de la disparition de tout ce qui pouvait constituer ou un « dehors » ou une « contradiction interne ». Pour Baudrillard, il n'existe aucune « vie réelle » qui permette de dénoncer le spectacle comme une pure illusion, et par conséquent de le combattre : « *En dénonçant leur spectralité [celle des techniques virtuelles], ainsi que celle des médias, on laisse entendre qu'il y aurait quelque part une forme originale de l'existence vécue. Alors que si le taux de réalité baisse de jour en jour, c'est que le médium lui-même est passé dans la vie, devenue rituel ordinaire de la transparence* »¹⁶.

L'accueil très favorable que les médias eux-mêmes et le monde intellectuel ont réservé à la pensée de Baudrillard, malgré son caractère apparemment peu consensuel, s'explique donc par la fonction qu'on a voulu lui attribuer : parler le langage de la critique radicale d'une manière qui semblait extrême et audacieuse, mais qui véhiculait des contenus tout à fait opposés. Notre époque préfère la copie à l'original, dit Feuerbach dans la citation déjà mentionnée qu'en fait Debord, et cela s'est révélé vrai également en ce qui concerne la critique radicale elle-même. Passer de l'affirmation de Debord, selon laquelle le spectacle est le triomphe du paraître et du voir et où l'image remplace la réalité, à l'affirmation que *tout* n'est que spectacle et que celui-ci est plus

¹¹ J. Baudrillard, *Magazine littéraire*, art. cit., p. 50

¹² M. Perniola, *La Società dei simulacri*, Bologna, Cappelli, 1979

¹³ J. Baudrillard, *L'Autre par lui-même. Habilitation*, op. cit., p. 74.

¹⁴ Malgré son style souvent obscur et malgré certaines caractéristiques bien françaises, pour ne pas dire bien parisiennes, de sa production, ses thèses ont rencontré, tout le long de son activité, un écho notable dans le monde entier.

¹⁵ J. Baudrillard, *Le Crime parfait*, op. cit., p. 62.

¹⁶ *Idem*, p. 50.

totalitaire encore, ayant poussé ses crimes jusqu'à l'« assassinat » de la réalité elle-même, paraît terriblement lucide et désabusé, faisant passer des polémiques comme celles des situationnistes pour timides et ingénument optimistes. Ainsi, tout en ayant l'air d'aller encore un peu plus loin que l'analyse de Debord et de suivre l'évolution rapide de la « société du spectacle », l'interprétation de Baudrillard procède à une espèce d'exagération parodique qui aboutit au contraire des intentions situationnistes. Chez Debord, la réalité et la valeur d'usage constituent toujours la limite contre laquelle se heurtent les délires du spectacle; arriver à dire que la réalité et la valeur d'usage n'existent plus, n'est pas un pas en avant sur la même route, mais un « détournement par excès ».

Pour Debord, le spectacle au premier degré, c'est-à-dire les mass-médias, n'est qu'un effet de la structure spectaculaire de toute la société marchande à un certain moment de son développement. Baudrillard, au contraire, ne tente plus de reconduire les phénomènes qu'il décrit à des facteurs historiques identifiables¹⁷. Chez lui, la valeur d'usage n'est plus la limite de la valeur d'échange. La réduction de la marchandise à un pur signe, opérée par Baudrillard dans ses premiers écrits où il a voulu « dépasser » Marx, constitue la base de ses théories futures. La critique de la production au nom de la consommation exprime finalement le rêve d'une consommation sans les limites qu'imposé la production et donc d'un capitalisme qui peut se passer de toute substance : celle-ci a nécessairement une quantité déterminée et est, par conséquent, épuisable, constituant ainsi une limite au développement de la société marchande qui se veut infinie.

La disparition prétendue de la réalité, présentée comme une révélation terrifiante, est en vérité ce qu'il peut y avoir de plus rassurant dans une époque de crise. Pourquoi le terme de « simulation » s'est-il tellement diffusé ? Une des expériences fondamentales des années quatre-vingts et quatre-vingt-dix a été justement l'expansion inédite du capital financier, que Marx appelait le « *capital fictif* ». La substance réelle de la valeur, donc la force de travail employée selon les standards de productivité du marché mondial et reproduisant ainsi le capital investi, avait en revanche tendance à se réduire. La rapide succession de *booms* et de *krachs* à partir de 1987 en était le signe le plus évident. La dérive financière du capitalisme a profondément influencé la psychologie collective et les formes de vie de cette époque : surtout dans les couches sociales liées aux nouvelles technologies et aux métiers dits « créatifs » - et c'est dans ces couches qu'on peut situer la majorité des lecteurs de Baudrillard - se répandait une euphorie qui ne réussissait cependant pas à faire oublier qu'elle se fondait sur des bulles spéculatives et sur la *simulation* et qu'on vivait toujours au bord de l'abîme. La « dé-réalisation » si souvent évoquée dans la pensée postmoderne avait donc une base bien « réelle ». Tous les discours sur la « virtualisation » ne parvenaient pas à démontrer qu'on pourrait toujours continuer à marcher dans le vide. Si le caractère tautologique du spectacle, dénoncé par Debord, exprime l'aspect automatique de l'économie de la marchandise laquelle, soustraite à tout contrôle, va à sa dérive folle, il y a effectivement beaucoup à craindre. Si, au contraire, les signes ne renvoient qu'à d'autres signes, et ceux-ci à d'autres signes encore, s'il n'y a jamais l'original de la copie infidèle, s'il n'y a pas une valeur réelle qui doit soutenir la montagne de capital fictif, alors il n'y a pas de risque de pouvoir être rattrapé par le réel. On peut même alors donner un jugement moral radicalement négatif sur cet état de choses, mais celui-ci reste impuissant, parce qu'aucune contradiction dans la sphère de la production ne réussira plus à secouer ce monde autiste.

Cependant, c'est dans la production, et dans la transformation continue du travail en capital et du capital en travail à large échelle que se trouve cette « réalité » qui nous a amenés à la crise économique, écologique et énergétique permanente. Le système ne se maintient en vie que grâce à une simulation perpétuelle. Les discours sophistiqués sur la disparition de la réalité renvoient finalement au vieux rêve de la société marchande de pouvoir se libérer complètement de la valeur d'usage et de la limite que celle-ci représente pour la croissance illimitée de la valeur. C'est l'espérance - très actuelle - que le capital financier puisse continuer à croître, même si presque toute la base dans la valorisation réelle a disparu. Ici, il ne s'agit pas de décider si une telle disparition de la valeur d'usage, proclamée par Baudrillard comme par les postmodernes, serait positive ou non : une telle disparition est tout simplement impossible. Il y a évidemment un lien entre la diminution de la « substance de la valeur » - le travail « productif » au sens capitaliste, donc le travail qui produit du capital - dans les quatre dernières décennies et la négation du concept de « substance » dans la pensée postmoderne et déconstructiviste. D'ailleurs, ce parallélisme entre la simulation postmoderne et la simulation économique a été tracé d'une manière significative par Baudrillard lui-même, quand en 1976 il a comparé l'évanescence du sujet, devenu « flottant », comme référence du discours, à l'abolition de l'étalon or comme référence de la monnaie, advenue essentiellement en 1973¹⁸. Naturellement il n'y voit qu'une étape dans le processus de « virtualisation » qui pourrait continuer toujours, et non le signe d'une érosion progressive de la société marchande qui rencontrera tôt

¹⁷ « Dans ce livre noir de la disparition du réel, ni les mobiles ni les auteurs n'ont pu être repérés. » (J. Baudrillard, *Le Crime parfait*, op. cit., p. 13)

¹⁸ J. Baudrillard, *U'Échange symbolique et la mort*, Paris, Gallimard, 1976, p. 18.

ou tard ses limites. Dans le même ouvrage, il affirme que « *c'est l'autre stade de la valeur qui l'emporte, celui de la relativité totale, de la commutation générale, combinatoire et simulation. Simulation, au sens où tous les signes s'échangent désormais entre eux sans s'échanger du tout contre le réel* » : aucun terme n'a une valeur intrinsèque, mais sa valeur est le résultat de sa relation avec les autres termes ¹⁹. Cette affirmation est moins originelle que Baudrillard n'a l'air de le croire. Elle va tout à fait dans le sens de la théorie économique dominante depuis longtemps dans la science bourgeoise: la théorie « marginaliste » soutient que la valeur n'est pas une substance, créée par l'activité humaine et limitée, mais une simple convention sociale qui fait que tout peut avoir une « valeur » et que chaque valeur est déterminée seulement par les autres valeurs. D'ailleurs, la plupart des marxistes ont accepté depuis longtemps, et presque sans s'en apercevoir, cette approche relativiste qui élimine surtout toute possibilité de penser la crise structurelle du système marchand.

Le paradoxe - probablement intentionnel - de Baudrillard réside dans le fait que l'abandon d'une perspective critique ne l'empêche pas d'avoir un regard parfois très aigu sur ce qu'il décrit, un regard qu'il est difficile de ne pas appeler « critique >>, de même qu'on trouve parfois une certaine tonalité nostalgique chez lui. C'est cette combinaison d'une description souvent considérée comme « apocalyptique » avec l'assertion que le même mouvement historique a dévoré toute possibilité d'infléchir le cours des choses qui lui a valu le qualificatif de « nihiliste ». Baudrillard a le mérite d'avoir parlé de cette « *mutation profonde et originale des formes de perception et de plaisir* ²⁰ » que les sociologues « matérialistes » ont souvent négligée. Il trouva déjà en 1987 des paroles assez fortes sur la « *disparition de l'Autre* » à cause de la communication ; sur la « *désincarnation* » liée au narcissisme; sur l'annulation de l'espace qui rend les personnes aussi privées d'imagination que l'était jadis un paysan ²¹ ; sur la vie dans une bulle aseptique qui nous attend ; et sur le handicapé comme figure de la déshumanisation future ²². Il riait encore de la prétendue découverte d'un « *gène de l'angoisse* » - devenue aujourd'hui monnaie courante de la superstition scientifique - et se demandait à juste titre si nous naîtrons encore avec un nombril quand la fécondation artificielle nous aura fait retourner à la condition d'Adam et ne pas naître d'une femme ²³. Lorsqu'il écrit : « *Et si on peut dès aujourd'hui fabriquer un clone de tel acteur célèbre, qu'on fera jouer à sa place, c'est qu'il était devenu depuis longtemps, sans le savoir, sa propre réplique, son propre clone avant qu'on le clonât* ²⁴ », il parle avec des accents débordants. Sa dénonciation de l'art contemporain, exprimée en 1996, aurait peut-être plu à Debord, tandis que son insistance sur « *la transparence et l'obscénité de l'univers de la communication qui laissent loin derrière elles celles, relatives encore, de l'univers de la marchandise* ²⁵ » semble parfois plus proche de la réalité que l'insistance de Debord sur le « *secret* ». Baudrillard a bien décrit comment la haine vide, « *désincarnée* », comme il le dit, a commencé à remplacer les revendications sociales traditionnelles. Son regard sur les « *réalités virtuelles* », bien avant la naissance d'Internet, est essentiellement critique. Enfin, il ne voit nullement le monde dominé par un capitalisme en bonne santé, et il pronostique une implosion plutôt qu'une explosion. Il lie la disparition de la réalité au devenir-superflu de la force de travail ²⁶, ce qui ouvre des pistes de réflexion bien intéressantes. Et quand il ne pousse pas sa description de la disparition de toute réalité à des niveaux situés entre le paroxystique et le parodique, on peut aussi y lire une prise de conscience de la crise bien réelle de la société capitaliste ainsi que des tentatives traditionnelles de l'expliquer : selon lui, le système « *a perdu tous ses ennemis, mais aussi toutes ses finalités [...]* *Si le système élimine l'adversité, il en est réduit à être aux prises avec lui-même. Il ne peut que s'auto dévorer. [...] L'e système est autrement catastrophique que dans les années 1960. Le système a évolué beaucoup plus vite que la pensée critique. Nous, pauvres intellectuels, avons été repris. Je constate aussi que si certaines formes de critique demeurent, elles sont sans effet. ÌM critique a été intégrée au système.* »

On ne peut que regretter que Baudrillard, au lieu d'approfondir ces intuitions, ait préféré suivre son penchant pour le paradoxe et le funambulisme et s'enfoncer dans un maniérisme de style et de contenu qui, souvent, peut agacer ²⁷. En revanche, ne pas avoir joué au grand penseur qui annonce des révolutions inouïes en théorie, ne pas avoir cherché une brillante carrière universitaire ni avoir été le militant de toutes les bonnes causes, avoir encore moins voulu les deux choses ensemble, et s'être cantonné au rôle de « *prédicateur apocalyptique* » (Jean Clair)

¹⁹ *Idem.*

²⁰ J. Baudrillard, *L'Autre par lui-même. Habilitation*, p. 23.

²¹ *Idem*, p. 36-38.

²² *Idem*, p. 47.

²³ J. Baudrillard, *Le Crime parfait, op. cit.*, p. 44.

²⁴ *Idem*, p. 51.

²⁵ J. Baudrillard, *L'Autre par lui-même. Habilitation*, p. 21.

²⁶ « *Problème philosophique crucial : celui du réel en chômage technique. C'est d'ailleurs le même que-celui du chômage social : que faire de la force de travail à l'ère de l'informatique? Que faire de ce déchet exponentiel? Le mettre sur orbite, l'envoyer dans l'espace? On ne se débarrassera pas plus facilement du cadavre de la réalité* » (J. Baudrillard, *Le Crime parfait, op. cit.*, p. 71.)

²⁷ Il a également été critiqué par son usage désinvolte des métaphores scientifiques hors de propos.

sans mitiger la négativité de ses analyses, le distingue favorablement de la grande majorité de ses collègues. Il apparaît plutôt comme l'enfant espiègle que sème le trouble parmi les adultes guidés et convaincus de l'importance de leurs transactions. Dans ce sens, un lecteur de Debord peut garder de Baudrillard, malgré tous les désaccords, un souvenir meilleur que de bien d'autres penseurs de notre époque.

Revue *Lignes*, n°31, février 2010.